Document generated on 10/12/2024 4:18 a.m.

Contre-jour
Cahiers littéraires

Il neige, n'est-ce pas?
Journal de lecture

Jean Outis

Number 7, Fall 2005

Yasuhi Inoué

URI: https://id.erudit.org/iderudit/2345ac

See table of contents

Publisher(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (print)
1920-8812 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Outis, J. (2005). Il neige, n'est-ce pas? Journal de lecture. *Contre-jour*, (7), 155–163.

Tous droits réservés © Cahiers littéraires Contre-jour, 2005

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Il neige, n'est-ce pas ?
(journal de lecture)

Jean Outis

En hommage à Y. R.

Premier jour

Dans le sablier des générations, là où les lignées familiales passent par le col étroit des naissances, l'élément le plus étrange, sans doute le plus dérangeant, ne saurait être que la ressemblance, car il y a quelque chose d'extrêmement troublant à voir ressurgir sous les traits d'un enfant le visage d'un père ou d'un grand-père, et trouble grandissant de voir que même la différence sexuelle est ainsi abolie par une paresse des gênes, puisque, à la place de la variabilité laborieuse et de la production indéfinie du nouveau, le bagage génétique favorise une sorte d'oisiveté de l'espèce qui reporte de tante à neveu ou de cousin à cousine le même menton lourd, la même tache de vin sur un poignet, les mêmes chevilles d'une redoutable finesse. Encore ces héritages demeurent-ils hors de la portée des individus qui les exhibent, mais que dire des gestes ou des habitudes tout autant légués que la couleur des yeux ? On pourrait y discerner une sorte de volonté obscure d'imiter ses chers parents si, bien souvent, ces

reprises n'apparaissaient justement chez ceux qui semblent les plus éloignés de leurs pères et mères. Au revers des rêves nocturnes qui nous adviennent et demeurent en partie insaisissables, ce désir curieux qui nous arrache à nous-même et nous prolonge d'une vie antérieure ressemble à quelque chose dont on ne rêve que le jour en croyant que c'est encore le meilleur moyen de ne pas nous y réveiller.

C'est bien cette présence du passé familial qui surprend le narrateur de Yasushi Inoué lorsqu'il raconte, dans *Histoire de ma mère*, la lente dégénérescence de celle qui l'a engendré. Pourtant, alors que tout le récit porte sur celle-ci, le fils commence en fait avec la mort de son père, il commence avec la lente découverte de sa ressemblance avec lui, même s'il a peu vécu en sa compagnie et même si son père n'a jamais été pour lui un modèle. Répétition qui ne touche pas uniquement l'apparence physique, mais aussi les gestes les plus simples (chercher du pied des socques de bois en sortant dans le jardin) ou les plus profonds (assis dans un fauteuil de rotin, s'abîmer dans la contemplation des branches d'un orme), comme si se déposaient dans ces attitudes les sédiments d'un passé oublié.

Or, ce ressassement de l'espèce joue aussi comme une maladie de l'individu : la mère perd, en effet, la mémoire et gomme avec une impeccable efficacité toutes ses années d'épouse et de mère ; elle focalise seulement sur quelques événements de sa petite enfance, revenant sans cesse sur eux, racontant à ses propres enfants et petits-enfants (qu'elle a, du coup, oubliés) des souvenirs qui leur échappent parfaitement. Toute une vie semble se résumer, se condenser dans de minuscules événements, dont le caractère manifestement anodin n'a d'égal que l'énergie qu'ils mettent à revenir et à s'incruster, comme des parasites qui s'inviteraient à un repas d'anniversaire. On pourrait nommer ces moments pathologiques « le complexe de Zénon » : la flèche du temps s'y trouverait indéfiniment arrêtée, puisqu'il faudrait que ces instants se subdivisent à l'infini avant qu'elle puisse passer à l'instant suivant ; or, ces moments ne passent plus, ne sombrent plus dans un passé oublié ou ne peuvent même pas devenir des souvenirs sagement rangés à leur place dans les tiroirs de la vie, ils occupent obstinément un présent auquel ils n'appartiennent pas, aussi proche et indestructible qu'une chose qu'on retrouve intacte après des années.

Nous sommes ainsi des composés de répétition : soit nous reprenons des gestes et des habitudes étrangers, rejouant dans nos corps des usages qui ne nous sont pas spécifiques, soit nous érigeons en particularités déterminantes des événements qui ne paraissent pas résumer ce que nous sommes ou ce que nous avons tâché de devenir, même si à chaque fois, nous semblons bien échapper à nous-même, car là serait notre existence : dans un corps que nous découvrons toujours ailleurs et dans des pensées qui nous ont été imperceptibles.

Nous faisons semblant, dans l'existence quotidienne, d'oublier l'étrangeté de notre corps et la fixation inattendue sur des moments qui apparaissent inconsistants, mais ces maladies du souvenir nous rappellent justement ce que nous faisons disparaître de chaque instant de notre vie, comme si la faillite de la mémoire faisait paradoxalement surgir du passé des créanciers inconnus et moqueurs.

Il en va de ces expériences comme des voix isolées qu'entend le Virgile d'Hermann Broch : « l'Informe, auquel il avait cru échapper, venait une nouvelle fois de s'abattre sur lui [...] d'une manière très immédiate, presque palpable, sous l'apparence d'un chaos d'individualités et d'une dissolution qu'aucune écoute, qu'aucune étreinte ne pouvait rassembler dans l'unité [...]. Oh ! Fourré des voix qui enveloppent chacun de nous ; chacun y marche à l'aventure durant toute sa vie, il marche, il marche, et pourtant il est cloué sur place dans l'impénétrable forêt de voix. » Dans cette forêt, la mère malade semblait avoir épuisé la multiplicité ordinaire des voix, succombant à leur enchevêtrement indiscernable, et n'avoir retenu que certains instants dont la lumière, peut-être très intense, peut-être au contraire justement tamisée, éclairait encore ses moments présents, comme une lampe le soir dresse un halo de clarté au cœur de la nuit inextinguible.

Il est dit que Josué avait demandé à Dieu d'arrêter le soleil afin que le peuple d'Israël puisse se venger des Amorrhéens (Josué, X, 12-13), mais le temps ici ne fait pas que stopper, il régresse et superpose à la vieillesse les sensations et les situations de la jeune fille, puis de l'enfant, puis du bébé. On dirait que la machine humaine ne peut que refaire le chemin déjà parcouru sans jamais en dévier — ou alors la déviation ne pourrait jamais être perceptible puisque rien ne permettrait de distinguer le souvenir comme tel de sa recomposition. Ne deviendraient alors réels, dans cet âge révélé par la maladie, que les êtres, les lieux, les événements perdus puis retrouvés, perdus parce que retrouvés.

« Est-ce que vous savez quel est son principal intérêt depuis quelques jours ? Le cadeau des funérailles. Elle a appris que quelqu'un était mort au village et elle ne cesse de rappeler qu'il faut offrir un cadeau de funérailles. [...] On dirait vraiment qu'elle se croit endettée. » La mort, docilement, révèle toujours les dettes que nous avons désiré escamoter, donnant ainsi à chaque mort la possibilité de nous toucher, même s'il s'agit de la mort d'un parfait inconnu ; mais il est tout aussi vraisemblable que nous trouvions dans le détail de ces morts des endettements imaginaires. À compter du moment où je me crois sans la moindre dette, puis-je encore prétendre exister ? Si mon corps est envahi de présences anciennes et d'habitudes étrangères, je dois bien les reconnaître afin d'y vivre : or, la perte de pans entiers de vie, de cette vie sociale surtout qui nous impose ses marques, ses relevés, ses arpentages et ses bornes propres, ouvre au vertige hasardeux de quelques fixations comparativement puériles, puisque des enfants, un mari, des parents sont effacés de la mémoire au profit d'une conversation de fillette avec un jeune homme, dont rien ne semblait devoir lui allouer autant d'importance : « C'est l'année dernière, au cours de l'été, que je me suis rendu compte qu'elle parlait souvent d'un certain Shunna, un jeune parent à nous, disparu à l'âge de dix-sept ans. » ; « Au fond ses propos étaient très anodins. Qu'il était gentil, qu'il était brillant, qu'un jour, alors qu'il étudiait, elle s'était approchée de la terrasse, par le jardin, et qu'il l'avait invitée : "Je t'en prie, entre donc". C'était tout. À l'époque, ma mère

ne devait avoir que sept ou huit ans. » C'est justement ce caractère anodin qui devient fascinant, puisqu'il demeure là où tout souvenir du mari et des enfants qu'elle a eus s'effiloche et s'efface. C'est le minuscule gravier rose de l'anodin qui obstrue le sablier toujours renversable des souvenirs marquants d'une vie.

C'est pourquoi le narrateur, dans le récit, souligne qu'une fois son père mort, seule sa mère se dresse encore entre lui et sa propre mort. La disparition de nos parents ne sonne pas seulement comme la perte d'êtres proches, l'abandon des voix, des mouvements, des manières qui nous ont formés ne découvre pas uniquement notre solitude : leur mort nous place d'office face à la nôtre et c'est aussi le curieux héritage que nous en recevons. Cette dette-là, à tout le moins, nul doute que nous finirons par la payer, car c'est la vie qui nous invente plutôt que le contraire et ces moments mystérieux en lesquels se résument et se condensent nos existences sont des façons de nous retrouver sur le chemin familier du temps à la façon d'étrangers que nous croiserions et qui porteraient le masque juvénile de notre adolescence ou de notre enfance.

Troisième jour

La famille évidemment interprète (que font-elles d'autres, les familles, que de soumettre les gestes, les habitudes, les situations de chacun des membres à l'herméneutique du bavardage ?) la fixation provisoire de la mère-fillette à un scénario précis afin d'en rendre compte selon les formules rituelles de la séduction amoureuse, sans que rien ne prouve qu'il s'agissait bien d'une première fascination sentimentale : qui pourrait dire exactement l'élément mystérieux qui nous a touché chez un être ou dans une situation ? Réciproquement, les multiples années oubliées, raturées de la page écrite de la mémoire, semblent concerner une personne étrangère au point d'être entourées du léger halo de l'étonnement :

> *Il arrivait cependant, lorsque nous évoquions tel événement qui lui avait maintenant complètement échappé et qui s'était produit durant*

cette période, qu'elle déclarât soudain : « Ah oui, ça s'est passé comme ça ? Mais dites-moi que non, c'était moi qui me trouvais là ? Cela m'étonnerait… Remarquez, quand est-ce que ça s'est passé ? » Son visage exprimait alors un sentiment de surprise candide. Comme reculant au bord d'un abîme, elle se renfermait soudain en elle-même, la tête légèrement inclinée et l'air pensif. […] De son passé, elle avait donc perdu la période qui se situait entre soixante-dix et quarante ans, mais ce n'était pas une région complètement ténébreuse, bien plutôt une zone enveloppée de brumes. À travers l'épaisseur plus ou moins dense de ce brouillard, on entrevoyait une substance presque insaisissable.

Or, ce sont ces déplacements mineurs, à la fois anodins, indispensables et chaque fois nouvellement déployés qui donnent au récit une dimension presque vaporeuse, comme une neige légère qui tombe au cours d'une nuit d'hiver. « Elle releva la tête et sans tourner son regard vers nous, elle fixa un point dans l'espace, demeurant pensive. "Un jour qu'il a neigé, je suis allé le chercher. J'y suis allé avec la voisine. La route était verglacée". » À un autre moment, c'est une femme de rencontre, qui lui avait demandé son chemin, qu'elle cherche à retrouver sur la route et son fils est obligé de partir à sa poursuite afin de la ramener à la maison, inquiet de la voir halluciner et se demandant si, pour elle, la demeure à laquelle il la reconduit ne constitue pas une hallucination tout aussi probante. Enfin, en une autre occasion, c'est lui-même bébé que sa mère part chercher, bercée par l'illusion de ce passé qui impose de nouveau ses désarrois et ses frayeurs. Ces cheminements au bord d'un présent rempli des pièges du souvenir plongent le narrateur et son lecteur dans cette nuit vaporeuse où les figures humaines perdent de leur monotone exactitude.

Là encore, on ne peut qu'interpréter. Lorsque sa mère se lève chaque nuit et parcourt les chambres à la recherche d'on ne sait qui, Shigako trouve qu'elle ressemble à une petite fille qui voudrait retrouver sa mère alors que son mari croit qu'elle a l'air d'une mère qui cherche son enfant. Les vocations familiales se croisent ainsi, indiquant la répétition et le renversement habituel des rôles. De même que les gestes de son père perçaient sous ses propres gestes, sa mère rejoue ses rôles anciens de petite fille ou de maman.

Ces minuscules quêtes trouvent leur source dans une douleur que la poésie identifie. La mère récite quelques poésies, les rares qui sourdent encore de sa mémoire, sans parvenir jamais à les finir. Comme le note son fils, ces poèmes coupés d'eux-mêmes ont un sujet commun :

> *« C'est ce qu'on appelle la "souffrance de la séparation", non ? » Je me surpris moi-même en m'entendant prononcer ces mots. C'était en effet ce thème-là que ma mère avait retenu. Elle était elle-même entrée sur la scène de ce théâtre.*

Le souvenir est simultanément ce qui nous sépare du passé et ce qui en rejoue la sensation ou le sentiment. Le souvenir n'appartient pas au passé puisqu'il a pour fonction de nous en détacher en l'isolant momentanément sur la scène de notre théâtre mental, mais il n'habite pas simplement notre présent puisque la situation du jadis ou du naguère qu'il déploie l'enveloppe de ses réminiscences et y fait surgir des bourgeons inattendus.

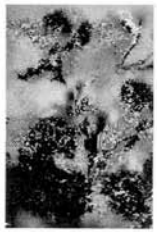
C'est au point, justement, que la mémoire de certaines situations peut empiéter sur la vie quotidienne et l'enrober de ses significations :

> *Comme je prenais ma tasse, ma mère qui fixait ma table déclara : « Ce monsieur qui écrivait ici tous les jours, jusqu'à ces derniers temps, est mort, n'est-ce pas ? » Cet homme qui écrivait, cela ne pouvait être que moi. « Quand est-il mort ? » lui demandai-je en la dévisageant. Elle prit un ton hésitant pour répondre : « Il doit y avoir trois jours, oui, ce doit être le troisième jour aujourd'hui. » Je regardai alors mon bureau trois jours après ma mort. […] Alors, l'idée me saisit que ma mère devait vivre avec une « sensation de situation ». Je ne sais si une telle expression existe ni si elle convient, mais il y avait des indices sensibles qui lui avaient laissé supposer que le maître de maison était mort depuis trois jours. L'état de mon bureau autorisait à penser que cet homme assis à sa table était mort depuis trois jours et il y avait dans la maison une foule telle que l'on pouvait imaginer que la mort s'était produite trois jours auparavant.*

Les instants de nos existences sont ainsi pleins d'indices sensibles qui les insèrent immédiatement dans des réseaux d'expérience, transparents à eux-mêmes, comme une eau gelée organise, pour tout un long hiver, la

rencontre aléatoire de feuilles mortes, de bouts de branches, de cailloux luisants et de nostalgiques cadavres d'insectes. Les souvenirs ne consistent donc pas en des moments ou des événements aux contours précis, mais surtout dans des situations en lesquelles les événements se glissent et se déploient. Dans la maladie, le sentiment de ces situations peut se trouver en porte-à-faux, positionné dans un cadre impertinent ou autour d'événements étrangers. La maladie n'en révèle que mieux la métaphysique ordinaire de nos existences. Loin des immenses questions que les philosophes se complaisent parfois à poser, le récit d'Inoué trouve dans la simplicité même des situations le détachement suffisant pour déplacer sous nos yeux la trame des moments et faire apparaître sous le tissu usé des jours la beauté ou la douleur de quelques instants en lesquels semble se résorber et se densifier toute une vie, au point d'apparaître dépaysée, insondable et sauvage, comme dans certains films d'Ozu d'une méditative et quotidienne mélancolie.

Ce n'est pas le moindre des paradoxes que de sentir dans cette densité d'instants incompréhensiblement élus la volatilité même de l'existence : la disparition de l'écrivain en propose au passage une sorte d'allégorie, lui qui trace les mots du souvenir, guette les formes de l'oubli, rapporte les interprétations et les situations, se trouve pris dans la figure de sa propre mort, contemplant avec les yeux de sa mère amnésique, trois jours après son décès, le bureau de l'homme qui écrivait. Encore une fois, c'est l'image de la neige qui rend le mieux compte de cette densité volatile, neige nocturne qui entremêle l'éclat ouaté des souvenirs et l'opacité poreuse du présent dans une vie qui s'y défait toute entière. Ce petit journal de lecture qui, lui aussi, dilatait certains éléments du récit de façon peut-être étrangère, faisant comme si une neige incessante y tombait, s'y efface à son tour — suivant la règle peut-être de toute lecture qui fait de l'épaisseur ponctuelle allouée à certains moments d'un récit des nœuds de problèmes où la présence familière de l'écrivain est à la fois ressentie et perdue, comme si nous contemplions son bureau trois jours après sa mort —, abandonnant à Inoué le soin de ne pas vraiment conclure :

> *« Il neige, n'est-ce pas ? Tout est couvert de neige.*
> *— Tu as l'impression qu'il neige ? demandai-je.*
> *— Mais enfin, il neige.*
> *— Il ne neige pas : il y a des étoiles. »*

Elle parut chercher ses mots, avec l'expression de n'être guère convaincue ; cependant, à court d'argument, elle répéta : « Tu vois bien, il neige. » […] Je pensai alors que ma mère vivait dans une sensation de situation, comme cela s'était déjà produit chez moi à Tokyo. Ainsi assis face à elle près de ce kotatsu vide, je me dis que le silence de la nuit avait quelque chose en commun avec le silence de la neige. Il devait pourtant y avoir bien quarante ans que ma mère n'avait plus connu de nuit de neige. […] À présent, elle vivait seule dans la maison de son enfance. Chaque nuit, la neige tombait autour d'elle. Elle observait fixement le visage de la neige blanche, gravé dans son cœur, en un jour lointain d'une enfance oubliée.